



HAL
open science

Le confucianisme en Corée: une introduction

Isabelle Sancho

► **To cite this version:**

| Isabelle Sancho. Le confucianisme en Corée: une introduction. 2015. hal-02906315

HAL Id: hal-02906315

<https://hal.science/hal-02906315>

Preprint submitted on 24 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Document de travail]

Le confucianisme en Corée : une introduction

Lorsqu'on s'intéresse à la Corée (ou plutôt au "monde coréen": Corée du Sud, Corée du Nord, diaspora coréenne), il est un terme qui revient communément dans les conversations pour expliquer et caractériser sa culture, son histoire, sa société et son économie: *confucianisme*.

RPDC

Pour commencer par la Corée du Nord (République populaire démocratique de Corée), le confucianisme est régulièrement invoqué dans la presse et par les observateurs du pays comme une explication possible de l'idéologie officielle du *juch'e* signifiant "auto-suffisance" (cette dernière est toutefois aujourd'hui remplacée par le "*kimilsŏng*-isme" ou le "*kimjŏngil*-isme") ainsi que du caractère dynastique et monarchique du régime nord-coréen (*cf.* titre du reportage sur Kim Jŏngŭn diffusé récemment sur La Chaîne Parlementaire: "Le dernier prince rouge"). Par ailleurs, si l'on observe le drapeau du Parti du travail (ou Parti des travailleurs) de Corée du Nord, un regard curieux remarquera qu'à côté des traditionnels faucille et marteau de la symbolique communiste s'est glissé un pinceau de lettré, fièrement érigé à la verticale. Il représente la classe des intellectuels et pourrait être perçu comme une réminiscence de l'importance des lettrés confucéens qui constituaient les élites administratives, politiques et sociales de la Corée pré-moderne.

Cette caractérisation du régime nord-coréen par une influence supposée du confucianisme est généralement véhiculée par un certain nombre de spécialistes issus des pays anciennement sous domination soviétique (et, dans une moindre mesure, leurs homologues européens et nord-américains) qui aiment à souligner l'insistance de la propagande officielle nord-coréenne sur les notions de loyauté et de piété filiale qui proviennent du confucianisme. Ces spécialistes identifient dans ces supposés "marqueurs culturels" une divergence majeure du discours nord-coréen avec le marxisme-léninisme

orthodoxe et y voient une caractéristique du régime nord-coréen. Toutefois, une telle analyse serait certainement rejetée avec véhémence par les historiens nord-coréens. Pour ces derniers, le confucianisme représente l'idéologie dégénérée et oppressive de l'état féodal de la Corée d'avant l'avènement du communisme. À ce titre, le confucianisme et ses représentants (à savoir les élites de la Corée pré-moderne) sont tenus pour responsables du retard pris par la Corée dans l'entrée dans le processus glorieux de progrès historique conduit par les masses populaires. Contrairement à ce qui se passe en Corée du Sud, peu de lettrés confucéens du passé trouvent gré aux yeux des Nord-Coréens, à l'exception de quelques rares figures qui sont sauvées de l'opprobre en raison de leur pensée supposément matérialiste, selon les catégories d'analyse marxistes. Il est intéressant de relever que certaines icônes nationales mises en avant en Corée du Sud sont désignées comme de véritables "ennemis de classe" en Corée du Nord.

Corée du Sud

En ce qui concerne la Corée du Sud, le voyageur étranger est confronté au confucianisme dès ses premiers contacts avec le pays, à travers le drapeau sud-coréen et les billets de banque. Le drapeau sud-coréen est constitué d'un cercle central bicolore représentant l'interaction dynamique et créatrice du *yin* (bleu) et du *yang* (rouge), flanqué aux quatre coins du drapeau par les quatre trigrammes fondamentaux de l'un des livres canoniques du confucianisme, le *Livre des Mutations* (plus connu sous nos latitudes sous le nom de *Yiking*). Les quatre trigrammes représentent le ciel, la terre, l'eau et le feu. Ce drapeau, appelé "Drapeau du Faîte Suprême", est une allusion directe à la cosmologie de ce qu'on appelle le néo-confucianisme qui fut l'idéologie d'Etat de la Corée du 14^e au 20^e siècle.

Quant aux billets de banque sud-coréens, au nombre de quatre, ils représentent tous des références à des personnages historiques ayant une relation directe avec le confucianisme. Deux sont à l'effigie des lettrés confucéens du 16^e siècle – âge d'or de la pensée confucéenne en Corée – Yi Hwang (1501–1570) et Yi I (1536-1584). Un troisième arbore le portrait du roi Sejong (règne : 1418-1450), inventeur de l'alphabet coréen et modèle de souverain confucéen qui donne aujourd'hui son nom aux Instituts de promotion de la langue et de la culture coréennes dans le monde, à l'instar des Instituts Goethe, Cerventès ou encore Confucius pour la Chine continentale. Quant à la dernière coupure, en circulation seulement depuis 2009, elle porte étonnement le visage d'une femme : Sin Saimdang (1504-1551), qui est en fait la mère de Yi I, le lettré représenté sur le billet de 5000 *won*. Le choix de cette figure féminine

propulsée au sommet d'un panthéon d'icônes masculines du confucianisme (elle est sur les billets qui ont le plus de valeur, à savoir 50 000 *won*), a fait polémique. Les féministes ont dénoncé le stéréotype véhiculé par ce parangon de vertus confucianistes (bonne fille, bonne épouse, bonne mère et artiste accomplie, spécialiste de la peinture de genre "insectes et fleurs" représentant des vertus associées aux femmes). D'autres auraient préféré un personnage tiré de l'histoire contemporaine ou d'un autre héritage culturel. En effet, ce ne sont pas les candidats qui manquaient pour incarner le génie national et l'âme coréenne : grands moines bouddhistes de Silla Unifié (668-935) ou Koryŏ (935-1392) tels que Wŏnhyo et Chinul, militaires inventifs (dont l'amiral Yi Sunsin l'inventeur du fameux bateau-tortue, précurseur des cuirassés), la lycéenne martyre Yu Kwansun, *pasionaria* de la résistance contre l'occupation japonaise (1910-1945), etc. Le bouddhisme en particulier, grâce au fameux *Tripitaka Koreana* (Canon bouddhique gravé sur planches xylographiques – plus de 80 000 planches gravées en bois, conservées au temple bouddhique de Haeinsa) figurant aujourd'hui sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, a contribué pendant de longs siècles à l'aura culturelle de la péninsule dans les pays voisins. On peut donc se demander pourquoi tous ces personnages censés incarner la nation sud-coréenne sont directement liés au confucianisme.

Le confucianisme comme synonyme de dynastie Chosŏn: le "passé" de la Corée

La raison principale est que le confucianisme est indissociable de la dernière dynastie régnante de la Corée. Cette dynastie des Yi est également connue sous le nom de Chosŏn, signifiant littéralement "matin frais". C'est une traduction inexacte de ce nom en "matin calme" qui est aujourd'hui employée avec succès dans les media occidentaux pour désigner la Corée de manière quasi générique. Le terme de Chosŏn est à l'origine un toponyme désignant le royaume coréen de la dynastie des Yi, mais il est aussi utilisé (abusivement comme diraient les puristes) comme chrononyme désignant la période historique allant de 1392 à 1910 et qui correspond à la dynastie des Yi. Cette dynastie dure donc pendant le règne de deux dynasties chinoises (Ming et Qing) et de deux shogunats au Japon en Asie Orientale. Elle correspond aussi en Europe à la période allant du début de la Renaissance jusqu'au début du 20^e siècle. Cette longévité exceptionnelle –et inégalée– dans l'histoire mondiale explique le fait qu'aux yeux des Coréens, cette dynastie incarne fondamentalement leur *passé*. Même si les anachronismes ne manquent pas, c'est cette dynastie Chosŏn qui sert la plupart du temps de cadre aux *drama* historiques sud-coréens (séries télévisées entre 15 et 30 épisodes), qui participent de la fameuse "vague coréenne" des produits culturels populaires coréens qui

déferlent avec succès au plan international depuis une dizaine d'années et participent du *soft-power* sud-coréen (aux côtés de la K-pop et du cinéma d'auteur dont le public français est particulièrement friand).

Toutefois, en Corée du Nord, le terme employé pour nommer la Corée (du Nord) aujourd'hui est encore Chosŏn (au sud, le nom est *Hanguk*, le pays de Han) et en Chine, la minorité d'origine coréenne est également appelée "population de Chosŏn". Enfin, les générations qui ont entre 20 et 30 ans aujourd'hui en Corée du Sud utilisent depuis très récemment l'appellation "Hell Chosŏn" pour dénoncer la situation économique et sociale de leur pays, en la comparant à la dynastie du même nom, synonyme pour eux de passé féodal, de société inégalitaire, un peu comme si l'on critiquait certains aspects de notre société française actuelle en disant que c'était "le Moyen-âge" ou "l'Ancien régime".

Le confucianisme, un argument culturaliste

Ce passé, représenté par la dynastie Chosŏn mais largement fictif et réinventé, est perçu, à tort et avec raison, comme profondément marqué par l'empreinte du confucianisme, car ce dernier fut l'idéologie d'Etat et la culture dominante de la dynastie des Yi. C'est ainsi que le confucianisme occupe aujourd'hui, en raison de son lien indissociable avec les institutions, les lois, les mœurs, les pratiques sociales, politiques et savantes, les références culturelles, l'organisation sociale et le système politique de Chosŏn, une place significative dans la quête identitaire de la Corée, écartelée entre tradition et modernité. Héritage encombrant ou patrimoine à valoriser selon le point de vue et l'agenda politiques, le confucianisme est incontestablement chargé de valeurs contradictoires, à la fois positives et négatives. En dépit du fait qu'il soit assez mal connu des Coréens eux-mêmes, le confucianisme suscite rarement des réactions neutres et appelle systématiquement un jugement de valeur. Quant aux observateurs étrangers, se faisant bien souvent l'écho de cette relation d'amour-haine entretenue par les Coréens à l'égard du confucianisme, ils ont tendance à recourir un peu trop facilement à l'argument profondément culturaliste et idéologique d'une "Corée confucianiste (ou confucéenne)" pour expliquer tout et son contraire au sujet de divers phénomènes sociaux, culturels, religieux, politiques et économiques du monde coréen. Le confucianisme est en effet un mot fourre-tout qui permet de se dispenser d'une analyse plus complexe dans beaucoup de domaines.

Confucianisme et économie

Ainsi, au plan de l'analyse économique, le confucianisme et son supposé mépris pour les activités mercantiles et l'accumulation de richesse matérielle a tout d'abord servi à expliquer le retard de la Corée dans l'entrée dans l'ère industrielle et le capitalisme. Puis il a été présenté au contraire comme la formule magique justifiant le succès économique des Quatre dragons asiatiques (Corée du Sud, Hong Kong, Singapour, Taïwan), avant d'être à nouveau diabolisé après la crise économique asiatique de la fin des années 1990 (appelée "crise FMI" en Corée du Sud). Intimement associé à ce que le régime autoritaire de Singapour a un temps appelé les "valeurs asiatiques" (loyauté à l'entreprise, esprit de corps, sens du sacrifice individuel au nom de la réussite collective, respect absolu de la hiérarchie et de l'autorité, etc), le confucianisme a été sans cesse mis en avant ces dernières décennies dans les stratégies de revalorisation de certaines économies capitalistes asiatiques, dont la Corée du Sud qui crée par exemple aujourd'hui des *think tanks* qui promeuvent explicitement un confucianisme quelque peu distordu (pour ne pas dire de pacotille), mis au service de la promotion d'un modèle de développement économique sud-coréen susceptible d'être exporté à l'étranger.

L'esthétique confucéenne

Mais c'est surtout au plan sociétal que le confucianisme est une donnée incontournable tant dans les esprits que les discours. C'est aussi là qu'il suscite les plus vives controverses, en dépit de sa nature profondément polymorphe, voire insaisissable. Car où se trouvent aujourd'hui les traces de ce passé confucianiste ? La présence du confucianisme en Corée du Sud est en effet un paradoxe. Omniprésence et absence. Dans les rues de la tentaculaire Séoul où vit la majorité de la population (Séoul est la troisième mégapole la plus peuplée du monde après Tokyo et Mexico), point de patrimoine matériel ostensible, ou de culte religieux spectaculaire confucéen. Le Temple de Confucius où ont lieu des cérémonies rituelles officielles deux fois par an fait d'ailleurs partie du campus de l'Université privée Sungkyunkwan et il est rarement visité par les touristes. Idéologie ou éthique, le confucianisme se niche dans un *je-ne-sais-quoi* ou un *presque-rien* qui échappent à celui qui n'a accès ni à la langue, ni à des traits culturels cachés sous une civilité aujourd'hui très cosmopolite.

Le confucianisme en Corée se trouve dans une certaine esthétique de la sobriété, voire d'une rusticité amoureuse des beautés de la nature et de l'authenticité, que l'on retrouve dans l'art (notamment la peinture et les portraits), le mobilier et les objets du lettré qui se distinguent par la mise en valeur délibérée des matériaux utilisés plus que de la dextérité du travail de l'artisan. Le bois et le papier en particulier ont une place d'honneur dans l'art décoratif coréen et se substituent souvent à la virtuosité technique de l'homme. Le confucianisme se retrouve aussi dans l'architecture et l'organisation des maisons traditionnelles coréennes. Dans les maisons nobles, les espaces étaient répartis et séparés en conformité avec leur fonction et surtout des personnes qui les occupaient: distinction de rang et de genre. Il est aussi inscrit dans la modestie des bâtiments, privés et officiels, qui étaient soumis à des lois somptuaires strictes à l'époque pré-moderne. En Corée, le touriste ne trouvera pas par exemple d'équivalent de la Cité interdite de Pékin, aux dimensions impressionnantes, ni de Temple du pavillon d'or resplendissant de lumière de Kyōto. Les palais coréens ont des proportions modestes et leur décoration et architecture sont relativement simples. Le sanctuaire confucéen de Chongmyo, dédié au culte des ancêtres de la famille royale des Yi est à cet égard très caractéristique: sa sobriété et sa simplicité apparente sont propices au recueillement qui n'a besoin ni de fioritures ni de couleurs éclatantes pour se faire sentir avec force. Les jardins coréens traditionnels sont également à l'opposé des jardins à la chinoise et à la japonaise qui sont pour leur part très travaillés et cérébraux. Dans un jardin coréen, la main de l'homme n'est quasiment pas perceptible et la nature s'épanouit à sa guise et donne à elle seule toute la poésie du lieu. Les académies confucéennes anciennes, toujours nichées dans des sites naturels d'une grande beauté, s'intègrent dans le paysage sans le déformer et semblent vouloir respirer en harmonie avec les éléments naturels. Le confucianisme est en effet le contraire de l'ostentation et de l'artifice. Il recherche l'authenticité et un certain recueillement méditatif.

Confucianisme et valeurs

Mais on trouve aussi souvent (mais peut-être de moins en moins) le confucianisme dans les corps, les comportements, la gestuelle, les attitudes mentales, les références historiques et culturelles, ou en un mot dans tout ce qu'on aime appeler les *valeurs*. Car le confucianisme se présente d'emblée en Corée comme un fait social qui affecte riches et pauvres, hommes et femmes, jeunes et vieux. Il n'est pas pensé ni vécu par la majorité des

Coréens comme une philosophie, ni comme une religion au même titre que le christianisme – à savoir le catholicisme et surtout le protestantisme (d'obédience américaine) qui est la première religion de la Corée du Sud. Le confucianisme, pensé comme un héritage du passé, relève fondamentalement du débat sur la tradition et la modernité qui ne cesse de travailler en profondeur les mentalités, les normes et les pratiques des Coréens au quotidien. La société sud-coréenne est confrontée aujourd'hui à des enjeux multiples : démocratisation, libération des mœurs sexuelles, mondialisation, immigration, métissage et multiculturalisme, concurrence des histoires et des mémoires, jeu de puissances à l'échelle nord-asiatique, guerre économique, enjeux militaires et stratégiques liés au problème intercoréen. Dans un tel contexte le confucianisme, héritage du passé, s'avère parfois difficile à vivre. En témoigne le best-seller de 1999 écrit par un spécialiste de la Chine : « Mort à Confucius pour que vive le pays ».

Confucianisme et débats sociétaux

Le confucianisme est principalement critiqué dans le cadre d'une entreprise de redéfinition des rapports entre les hommes et les femmes. Il est fréquemment associé dans les esprits à la domination masculine et au patriarcat coréen, devenant la bête noire des mouvements féministes sud-coréens lors des débats sociétaux concernant l'abolition du système dit de chef de famille (*hojuje*) à la fin des années 2000. Ce système, mis en place dans les années 1950 à la sortie de la guerre de Corée, servait à enregistrer les membres d'une famille sous le nom d'un seul membre, appelé *hoju*, et qui était généralement le père. Les femmes étaient enregistrées sous le nom de leur mari et celles qui étaient célibataires sous celui de leur père ou de l'aîné de leurs frères. Les opposants à l'abolition de ce système étaient constitués par une poignée, certes vociférante, de vieux messieurs appartenant à des associations confucianistes privées. Le confucianisme a dès lors été assimilé à une pensée réactionnaire et conservatrice. Toutefois, des spécialistes du confucianisme coréen et des professeurs d'université ont tenté d'établir depuis un dialogue régulier avec les féministes, afin de trouver une voie de conciliation entre confucianisme et féminisme. Il est à cet égard intéressant de relever que la majorité des étudiants qui étudient le confucianisme dans les universités sont en réalité des étudiantes aujourd'hui (il y a même quelques Occidentaux!) et ce domaine d'étude, très longtemps réservé à une élite masculine, se féminise rapidement même si les grands professeurs restent tous des hommes. Les rares femmes universitaires qui travaillent sur le confucianisme s'orientent plus volontiers sur des sujets secondaires, jugés

féminins tels que l'éducation et le confucianisme, l'esthétique ou l'histoire de l'art et le confucianisme, la famille et le confucianisme. Les sujets plus philosophiques, historiques et littéraires en relation avec le confucianisme sont encore largement un domaine réservé aux hommes.

De nos jours, ce ne sont plus avec les confucianistes que les féministes sud-coréennes s'affrontent mais avec les membres de groupuscules aux allures paramilitaires pour le moins réactionnaires qui revendiquent la suprématie masculine et dénoncent la féminisation de la société contemporaine. Par ailleurs, l'un des débats sociétaux les plus importants concerne aujourd'hui les droits des personnes LGBT et non plus les droits des femmes. Dans les conflits qui divisent la population sur ces sujets, les conservateurs les plus virulents sont les protestants qui descendent dans la rue pour faire massivement et ostensiblement opposition à toutes les manifestations LGBT. Dans un sens, les confucianistes (ou du moins ceux qui se revendiquent du confucianisme) ont disparu de la scène des revendications sociétales; on pourrait même affirmer qu'ils sont invisibles et quasi inexistantes de nos jours.

Confucianisme et conflits de générations

Le confucianisme, réduit dans son impératif de piété filiale et de respect des anciens, intervient toutefois encore dans les conflits de générations. Il intervient ainsi dans des querelles d'héritage en dépit de la suppression récente du primat du fils aîné, des divorces de plus en plus nombreux (problème posé par le divorce pour faute), de la question de la garde des enfants (reconnaissance très récente des droits de la mère), ainsi que dans le choix de rites religieux importants tels le culte aux ancêtres, incompatible avec l'appartenance à des églises chrétiennes. Mais il est aussi évoqué dans le questionnement sur la dépendance dans une société vieillissante qui peine à trouver une solution de rechange à la prise en charge traditionnelle des parents âgés par le fils aîné (et surtout par son épouse) au nom de la piété filiale. Phénomène qui affecte les choix matrimoniaux de jeunes femmes actives qui refusent d'épouser un fils aîné en raison de ces tâches domestiques et familiales dévolues à la bru principale.

Il semblerait toutefois que depuis une dizaine d'années, la tendance se soit radicalement inversée, au point que les personnes âgées sont abandonnées par leur famille, en particulier dans les milieux populaires, et souvent acculées au suicide (la Corée du Sud détient le triste record mondial du taux de suicide le plus élevé au monde des personnes âgées). En sens inverse, la solidarité familiale semble aussi faire de plus en plus défaut pour la garde des

enfants en bas âge, les grands-parents réclamant notamment d'être payés par leurs enfants pour s'occuper de leurs petits-enfants. Il convient à ce propos de noter que la Corée du Sud a l'un des taux de natalité les plus faibles au monde et la question du renouvellement de sa population dans les années à venir se pose avec acuité, dans un pays où l'homogénéité raciale a été l'un des piliers du discours nationaliste au 20^e siècle et où l'immigration est un phénomène récent quoiqu'important.

Le confucianisme comme rempart contre les dérives de la société?

Ainsi on retrouve le confucianisme, doté d'une valeur nettement plus positive que dans les années de démocratisation et de libéralisation des mœurs des années 80 et 90, dans la dénonciation actuelle du jeunisme outrancier de la société (la chirurgie esthétique est un moteur de l'économie sud-coréenne et elle est devenue une norme pour les stratégies de recrutement et de mariage réussi tant pour les hommes que les femmes), de l'impératif de productivité et de compétitivité à l'échelle individuelle et nationale, ou encore du consumérisme érigé en dogme social dans une société ultra-capitaliste. C'est enfin également à lui qu'on fait appel pour tenter de trouver une solution au relâchement des usages de politesse élémentaires dans une société toujours plus *urbanisée*, mais peut-être moins *urbaine*, bien loin de l'esprit des rites cher à Confucius.

Le respect des aînés n'a plus vraiment cours aujourd'hui en Corée du Sud et les rapports entre les personnes sont souvent durs, compétitifs et violents. Face à ce phénomène de perte de valeurs de solidarité, de famille et de bien-vivre ensemble en dépit d'un immense marché des religions qui devraient pourtant combler le manque d'une certaine éthique sociale en une période où la confiance dans les pouvoirs publics est faible, certaines personnes souhaitent un retour aux valeurs du confucianisme. L'on assiste ainsi à quelques phénomènes surprenants et hybrides, quoique marginaux: des camps d'éducation confucéenne pour les enfants sont proposés aux parents désemparés face à leur progéniture accro aux jeux vidéo, dépressifs ou difficiles, ou encore un parc à thème éducatif pompeusement baptisé Confucian Land a été créé dans le cadre d'une politique publique de développement du tourisme dans la région sud-est de la péninsule, où se trouvent nombre de vestiges confucéens.

Confucianisme et fièvre éducative sud-coréenne

Un dernier aspect de la société coréenne est souvent évoqué en relation avec l'influence du confucianisme: la fièvre éducative en Corée du Sud. Cette dernière est l'un des pays aux taux d'alphabétisation les plus élevés au monde: 97,7% de la population est alphabétisée (hommes à 99,2 % et femmes à 96,6%), alors que ce taux n'était que de 22% en 1945 à la sortie de la 2^e guerre mondiale et la fin de l'occupation japonaise. Plus de 19% du budget du gouvernement actuel est alloué au Ministère de l'Education. L'influence du confucianisme dans ce phénomène est relative (comme dans tous les phénomènes examinés précédemment) et ne doit se comprendre que par rapport au système des concours mandarinaux de l'époque Chosŏn ainsi que de la structuration de la société pré-moderne et de son évolution au 20^e siècle.

Les concours de recrutement des fonctionnaires de l'époque Chosŏn ont en effet marqué de leur empreinte l'organisation administrative, la structuration de la société, les pratiques politiques, la spécialisation des savoirs ainsi que les mentalités de la Corée jusqu'à l'aube du 20^e siècle. Fondés sur un idéal méritocratique confucéen, ils sanctionnaient une connaissance essentiellement livresque, voire extrêmement érudite aux plans littéraire et philosophique dans le cas des concours civils qui furent les seuls à donner accès à la réussite sociale. Il existait aussi des concours militaires et techniques, ces derniers examinant des compétences pratiques spécialisées telles que l'astronomie, les mathématiques, le droit, la médecine, le notariat, la peinture, la calligraphie, l'interprétariat, la musique ou encore l'astrologie. Toutefois, ces concours militaires et techniques ne jouissaient pas du même prestige que les concours civils qui ouvraient les portes du gouvernement central et des plus hautes fonctions administratives.

Les spécificités de la structuration profonde de la société coréenne pré-moderne (une société à esclaves), valorisant les lignages aristocratiques et soucieuse de la distinction des statuts sociaux, ainsi que l'équilibre des pouvoirs constamment recherché par une monarchie confucianiste et une bureaucratie foncièrement aristocratique ont donné aux concours un rôle très net de canal de reproduction des élites et de cloisonnement social. Toutefois ces élites aristocratiques appelées *yangban*, à savoir des "branches civile et militaire" de la bureaucratie, furent sans cesse soumises à une nécessité de redéfinition de leur statut social, sanctionnée largement par la réussite de leur descendance mâle à des concours sur critères de compétence, au risque de se voir soumises à un déclassement équivalent à une mort sociale. Une autre stratégie pour conserver son statut aristocratique passait par les alliances matrimoniales, mais là encore, les familles ayant un nombre continu de lauréats aux concours, génération après génération, étaient les plus attractives et prestigieuses.

Rappelons à titre illustratif que le terme de *yuhak*, signifiant à l'origine "jeune étudiant", a fini par désigner à l'époque Chosŏn les aristocrates qui n'avaient pas encore passé de concours civils. Ce titre leur permettait de les préparer tout en se distinguant des autres classes sociales. Ils perdaient toutefois ce titre s'ils se comportaient mal car ils auraient ainsi jeté l'opprobre sur l'ensemble des aristocrates qui voulaient fonder leur légitimité sur la naissance mais aussi sur une certaine excellence morale. Lorsqu'ils étaient en vie, on appelait les étudiants préparant les concours civils des *yusaeng* ou des *yuhak* ("étudiants confucéens") et à titre posthume, on appelait ces aristocrates des *haksaeng* ("étudiants"). Ce dernier terme signifie toujours aujourd'hui "écolier" ou "étudiant".

Le phénomène de "confucianisation" de la société coréenne à l'époque Chosŏn est une conséquence et un moteur de cette logique sociale qui excluait une partie de la société des postes importants de la bureaucratie et donc de la mémoire nationale, essentiellement consignée dans des écrits historiques officiels ou privés centrés sur la monarchie ou les lettrés-fonctionnaires. Cependant, le système des concours a assigné à l'étude du confucianisme et à la préparation des concours – deux domaines nettement distingués au plan qualitatif par les lettrés-fonctionnaires eux-mêmes – l'unique raison d'être d'une classe d'aristocrates qui servaient principalement de vivier pour l'administration du royaume. Un tel système de bureaucratie aristocratique a permis en un certain sens d'éviter l'écueil du despotisme sur une longue durée et a permis l'éclosion intellectuelle de remarquables figures intellectuelles et politiques qui font la fierté des Coréens. En simplifiant légèrement, on pourrait dire que les "grands hommes" de la Corée pré-moderne furent essentiellement des fonctionnaires confucéens ayant passé des concours administratifs littéraires.

Cet héritage est encore perceptible de nos jours, en particulier dans le prestige accordé aux diplômés universitaires et aux titres en général en Corée du Sud. Le déterminisme social reproduit ou créé par l'origine familiale, l'éducation et la réussite aux concours de l'époque Chosŏn prend aujourd'hui la forme de réseaux familiaux et sociaux construits et cultivés grâce aux universités fréquentées qui déterminent les trajectoires professionnelles mais aussi personnelles des hommes et des femmes. La préparation ou l'échec au concours d'entrée des universités sud-coréennes les plus prestigieuses (le rêve de tout parent est que leur enfant intègre le "paradis"/SKY, à savoir les trois universités les plus reconnues: l'Université Nationale de Seoul, l'université Koryo et l'université Yonsei) génère chaque année un certain nombre de maladies psycho-somatiques qui deviennent de réels phénomènes socio-sanitaires (notamment de sévères dermatites atopiques nécessitant des

hospitalisations d'urgence) mais aussi des suicides (la Corée du Sud enregistre l'un des taux les plus élevés de suicide chez les jeunes au monde). Le jour des concours d'entrée aux universités, même les avions sont interdits de survoler les lieux de concours, les temples bouddhiques et les églises de toute dénomination débordent d'une foule de mères priant avec ferveur pour la réussite de leurs enfants, les chauffeurs de taxi offrent des courses gratuites à des candidats en retard, des cordons de policiers gardent les portes des écoles et tous les programmes tv sont consacrés à des reportages sur le sujet; en bref, le pays tout entier arrête de respirer pendant que ses jeunes gens jouent leur avenir sur d'austères tables d'examen...

L'importance de l'éducation, perçue comme un tremplin de la réussite sociale et de l'aisance matérielle qui constituent toutes deux le seul modèle de vie proposé dans un système ultra-capitaliste, est ainsi un héritage du système des concours mandarins tel qu'il fut pratiqué à l'époque Chosŏn. Il en conserve tout le paradoxe : la réussite aux concours – aujourd'hui essentiellement universitaires et non administratifs – est certes conditionnée par des critères méritocratiques, mais sa finalité ultime est l'obtention ou la reproduction d'un statut social jugé supérieur. Vue d'un point de vue positif, une telle logique démontre une croyance forte en la possibilité d'avoir une vie meilleure à condition d'en faire l'effort. Il s'agit là d'une déformation de la confiance accordée dans le confucianisme à la capacité de tout un chacun de devenir un "homme meilleur" à condition de s'en donner les moyens.

Vue d'un point de vue négatif, cette logique explique un certain nombre de dérives et d'excès aisément observables en Corée du Sud aujourd'hui: compétition à outrance, enfances volées passées dans des "boîtes à concours" dès le plus jeune âge, division genrée des rôles homme/femme (phénomène dit des *tiger moms*, à savoir des mères sacrifiant leur carrière et transformées en coach éducatif de leur progéniture, ou encore "pères-oies", *kirŏgi appa*, qui se tuent au travail pour financer l'éducation de leurs enfants, envoyés pendant de longues années avec leur mère à l'étranger), arrogance de ceux qui ont "réussi", inégalités sociales, mainmise d'une poignée de grands conglomérats –les *chaebols*– sur la vie du pays.

Il convient de comprendre que la compétition outrancière observable en Corée du Sud et qui se cristallise sur les diplômes universitaires obtenus s'explique en grande partie par l'importance numérique des classes moyennes qui constituent l'essentiel d'une société sur-urbanisée. Les diplômés étant trop nombreux aujourd'hui sur le marché du travail, les débouchés offerts deviennent plus restreints et chaque famille se sent menacée de déclassement. La pression exercée sur les enfants et les adolescents est véritablement

inimaginable et les familles vivent dans l'obsession de la réussite scolaire qu'ils considèrent comme gage de réussite sociale, ce qui est pourtant de moins en moins vrai.

Qu'est-ce que le confucianisme?

Comme nous venons de le voir, tous les phénomènes que nous avons évoqués sont souvent expliqués en partie par le confucianisme, un héritage issu du passé. Toutefois, la plupart d'entre eux s'expliqueraient tout aussi bien, si ce n'est beaucoup mieux, par l'histoire et les évolutions propres au 20^e siècle coréen. En définitive, les mutations économiques, sociales, culturelles et mentales du monde coréen d'aujourd'hui doivent beaucoup plus à l'irruption progressive de la modernité à la fin de la période Chosŏn, à plus de trente ans de colonisation japonaise, à la guerre fratricide qui a laissé le pays divisé en deux Etats techniquement toujours en guerre aujourd'hui, aux cultures nationalistes à forte tendance autoritaire des deux côtés du 38^e parallèle et à un développement économique mené à marche forcée. Les Corées d'aujourd'hui n'ont plus grand chose en commun avec la Corée de Chosŏn. Quant au confucianisme, il est certes présent dans certains aspects diffus de la société, de la culture et des mentalités, mais il relève plus d'une forme de fantasmagorie, tantôt idéalisée tantôt diabolisée.

S'interroger sur le confucianisme en Corée aujourd'hui nécessite donc de définir, ne serait-ce que brièvement, ce que l'on désigne par le terme même de confucianisme. S'agit-il seulement d'un phénomène historique et social dont on chercherait à analyser les causes, les conséquences et les mécanismes propres? Ou s'agit plutôt d'une idéologie politique dont on pourrait décrire les postulats et les enjeux? Est-ce une philosophie, une religion, une sagesse? En un mot, de quoi parle-t-on en recourant à ce néologisme qui n'existe qu'en langue occidentale?

"Confucianisme" est en effet un terme forgé de toute pièce par les jésuites missionnaires envoyés en Chine à partir du 16^e siècle pour désigner ce que ces derniers considéraient comme une doctrine ou une religion issue de Confucius. De même que l'on parlait de christianisme sur la racine de "Christ", de mahométisme sur celle de "Mahomet", de bouddhisme sur celle de "Bouddha", le confucianisme fut formé à partir de l'appellation Confucius, forme latinisée de Kongfuzi en chinois, signifiant simplement "maître Kong". En

langues asiatiques, il y a une très large variété de termes qui ont servi à désigner les écoles, la pensée et la tradition se réclamant de l'héritage de Confucius. Toutefois, aucune de ces appellations ne contient le terme de maître Kong, ni même le nom de Kong.

Le message de Confucius

Confucius, de son vrai nom Kong Qiu (aussi connu sous son prénom social Zhongni) est un personnage historique qui vécut en des temps troublés au plan politique en Chine pré-impériale de 551 à 479 avant l'ère chrétienne. Il ne fut ni un prophète, ni un dieu et il n'avait sans doute pas conscience de fonder une école qui allait connaître une telle fortune en Asie Orientale, même s'il fut entouré de nombreux élèves et amis (souvent appelés disciples) à la fin de sa vie. Il se présentait lui-même comme un "passeur", comme quelqu'un qui transmet un enseignement: « Le maître dit : je ne construis rien mais je transmets, j'aime l'Antiquité et lui donne ma confiance ... » (*Entretiens*, VII.1).

Ce que Confucius a voulu transmettre, c'est un message, celui des Anciens, qui se serait perdu depuis la haute Antiquité chinoise. Ce message est notamment inscrit dans les divers Classiques dits confucianistes, que Confucius précisément a contribué à regrouper dans un corpus spécifique et canonique. Si l'on veut jouer sur les mots, Confucius fut l'un des premiers exégètes du confucianisme qui porte aujourd'hui son nom en Occident. Le confucianisme, l'enseignement proposé par Confucius se conçoit ainsi fondamentalement dès son origine comme une "tradition", notamment textuelle, au sens d'une "transmission". Cette transmission comporte un message clé relativement simple qui s'adresse à l'homme, à l'humanité, et que l'on pourrait résumer ainsi: pour être un homme, il faut apprendre à le devenir (ou "on ne naît pas homme, on le devient). Le confucianisme est donc un humanisme, car ce qui est au cœur son enseignement, c'est l'humain et que son horizon ultime est l'humanité accomplie, ici et maintenant. En effet, même si le confucianisme ne manque pas d'aspects que l'on pourrait qualifier de religieux (en particulier dans sa pratique) et métaphysiques (dans sa cosmologie), il n'est pas particulièrement préoccupé par des questionnements eschatologiques s'interrogeant sur la fin des temps ou une vie après la mort, comme la majeure partie des religions instituées. Ce qui compte, c'est ce que l'on fait dans sa vie et ce que les générations antérieures et postérieures ont fait et pourront faire. L'au-delà n'est pas notre affaire; en revanche, ce qu'on lègue aux générations futures importe beaucoup.

Le message confucéen fait référence au destin de l'homme qui est conçu comme particulier, pour ne pas dire exceptionnel. L'homme a en effet *potentiellement* un rôle spécifique dans le monde ou encore ce qu'on appelle "la triade cosmique": Terre, Ciel, Homme. L'homme ultime et accompli, qualifié de Saint, a pour destin de parachever l'œuvre du Ciel et de la Terre (éléments créateurs) en transformant et menant à son comble le potentiel de l'humanité toute entière. Cette transformation est assimilée à un enseignement civilisateur et à la quête d'une société idéale. C'est ainsi que le confucianisme a une dimension politique et sociale très nette et a pu servir à construire des idéologies politiques et sociales tout au long de l'histoire. Toutefois, avant d'atteindre ce stade ultime d'humanité (celui de Sainteté), un état intermédiaire est à la portée des hommes qui cherchent à se perfectionner: celle "d'homme de bien". C'est de cet homme de bien dont Confucius parle et qu'il propose comme modèle vers lequel tendre dans le processus de l'Apprendre confucéen.

En dépit de l'universalisme de son message (le message s'adresse à tout homme puisque chacun est dépositaire d'un *potentiel* de cette humanité destinée à être cultivée sans relâche), la limite du confucianisme est qu'il s'adresse principalement à une élite. L'homme de bien dont traite Confucius appartient en effet à une élite morale et se distingue fondamentalement de l'"homme de peu" qui est son contraire. Il convient de rappeler à ce propos l'ancrage historique de Confucius et du confucianisme originel dans une société cloisonnée et hiérarchisée ainsi que dans l'aristocratie. Mais toutefois, la grande nouveauté de Confucius en son temps a été de valoriser une aristocratie morale et non pas uniquement sociale. Ce n'est pas la naissance qui fait le fameux "homme de bien", l'idéal de l'homme confucéen, mais plutôt son excellence morale. Confucius a ainsi opéré un déplacement du sens de ce mot qui signifiait avant lui "prince" et désignait les membres de l'élite sociale, pour en faire un modèle à rechercher pour tout homme désireux d'apprendre et de s'élever moralement. L'enseignement confucéen qui est une forme d'Apprendre (apprendre à être véritablement un homme) recherche moins l'accumulation d'un contenu précis de connaissances même s'il se fonde sur un corpus très important de textes canoniques et exégétiques, qu'un comportement, un état d'esprit, une éthique de vie à mettre en pratique à tout instant. Le confucianisme vise une transformation de soi, et c'est ainsi qu'on parle souvent de "perfectionnement de soi" ou encore de "culture de soi" à propos de l'éthique confucéenne. Cet objectif est décrit comme étant accessible dans la vie quotidienne, à travers la mise en pratique des "rites."

L'esprit rituel et les rites confucéens

Les rites confucéens sont un point souvent difficile à comprendre et souvent considérés à tort comme synonymes de cérémonial, de décorum, voire de politesse au sens presque trivial de "politesse asiatique". Or ce que le confucianisme désigne par "rites" (*Ye* en coréen) ou encore "esprit rituel" est plutôt une forme d'éthique performative fondée sur des "rôles" que chacun est amené à jouer dans chaque circonstance de la vie.

Le confucianisme est une pensée enracinée dans des études de cas, fondées certes sur des principes généraux. Aucun individu n'est prisonnier d'une situation ou d'un rôle unique dans la société et dans ses relations inter-personnelles. La version simplifiée des relations ritualisées confucéennes se résume dans ce qu'on appelle les "Cinq relations cardinales" du confucianisme: souverain/sujet, père/fils, époux/épouse, aîné/puîné, ami/compagnon. À chacune de ces relations correspond une vertu particulière à cultiver. Ces cinq relations sont souvent mal comprises et génèrent les malentendus les plus importants à propos du confucianisme. On considère souvent que ces relations ainsi décrites cautionnent la domination masculine, celle des vieux sur les jeunes, et celle des puissants sur les petits. Or, ces paires ne correspondent pas en réalité à des contraires s'excluant l'un l'autre et irréductibles l'un à l'autre. Ils sont en fait aussi complémentaires que le sont le *yin* et le *yang*. Ils sont créateurs de dynamisme et expriment l'interaction inter-personnelle comprise en situation "archétypale." Ils s'accompagnent aussi de droits et de devoirs *mutuels*.

Les rôles dont il s'agit ici sont à comprendre dans la relation précise qui est envisagée comme un cas général et ne valent donc pas dans toute situation. Ainsi, par exemple, l'"épouse" n'est pas "la femme" en général. Elle n'est précisément pas envisagée comme "mère", ni comme "sujet" ni comme "amie" ni comme "sœur aînée ou cadette" mais bien dans la relation particulière "époux/épouse" dans le binôme évoqué dans les Cinq relations cardinales. Cela ne signifie aucunement qu'une femme particulière ne peut pas être tout cela à la fois. De la même manière, un "sujet" du prince peut aussi être par ailleurs un père, un fils, un ami, un époux, un cadet, un aîné, etc. Ces cinq relations cardinales sont en réalité métonymiques de toutes les relations humaines et cherchent à souligner l'importance du sens d'une relation dans laquelle on se situe en fonction de chaque circonstance.

Le geste éthique confucéen recherche la *justesse* de la relation, mais cette dernière n'est pas conçue comme une adhésion à une quelconque norme ou une règle fixée une fois pour toute de manière rigide et applicable sans distinction ni finesse. Il s'agit d'une justesse

de ton, d'un accord au sens musical à rechercher et renouveler à chaque instant dans une interaction précise, car cette interaction est nécessairement soumise au changement.

Ainsi la meilleure métaphore pour comprendre les rites/l'éthique rituelle du confucianisme est la musique. Se comporter de manière rituelle avec les autres est la même chose qu'interpréter une partition inexistante dans un orchestre. On distribue à chaque individu quelques règles sommaires correspondant "au plus *juste*" à son rôle, ses compétences acquises, ses dispositions naturelles et son tempérament propres. Mais la partition générale à jouer n'est pas écrite. Les règles dont chacun dispose, qui ne sont que des principes généraux, correspondent aux règles rituelles. La partition globale/la musique véritable ne naît que par le jeu de chacun et de tous dans un ensemble, où le son *juste*, l'harmonie n'est possible que par l'écoute mutuelle et l'ajustement. Cette musique produite est aussi unique à chaque performance et dépend du jeu de chacun des individus rassemblés ainsi que de l'ensemble qu'ils forment tous ensemble. Elle est à recréer à chaque performance, à savoir dans chaque situation sociale particulière.

Or qui dit musique et harmonie, dit aussi entraînement et pratique. Sans entraînement ni travail préalables, un tel orchestre ne donnerait qu'une véritable cacophonie en dépit de toute la bonne volonté du monde. Il est ainsi important de souligner que l'enseignement confucéen recherche la maîtrise individuelle d'une certaine tension (synonyme de maîtrise), qui ne s'acquiert qu'au terme d'un travail éthique véritable. C'est en ce sens que l'on devient homme, que l'on *apprend* à devenir un homme. Cet apprendre s'inscrit donc dans une durée et une répétition, en un mot dans un entraînement sans cesse renouvelé. Une métaphore intéressante pour faire comprendre l'apprendre confucéen ou la pratique éthique confucéenne est celle du funambule qui, pour pouvoir garder son équilibre, doit constamment rester en mouvement et avancer sur la corde dans un sens ou un autre. Comme le funambule, cette maîtrise de l'équilibre est la maîtrise d'une tension de toute la personne qui s'acquiert par un long apprentissage répété, un entraînement. Il est à cet égard instructif de noter que l'étude confucéenne se dit aussi "*gongfu*" en chinois et "*kongbu*" en coréen et c'est le même terme que *kungfu*, l'art martial. Or le travail dont il est question dans le confucianisme concerne moins le corps que l'esprit ou le cœur (c'est la même chose dans le confucianisme, il n'y a pas de distinction entre le cœur et l'esprit). C'est un travail sur notre intériorité qui est à la fois commune à tous et singulière à chacun. Cette intériorité et ce fonctionnement psychophysologique sont à la fois rationnels et émotionnels. Il est à ce titre important de noter que les

rites confucéens sont intimement liés à la problématique des émotions et de leur bonne régulation. Le corps n'est toutefois pas tout à fait absent, car le ritualisme confucéen s'accompagne d'une chorégraphie et d'une gestuelle qui dénote l'engagement de la personne toute entière dans une action et un état d'esprit. Ce serait une erreur de considérer cette dimension corporelle et performative comme une forme de pantomime hypocrite et de décorum, certes esthétique mais vide de sens. Le geste juste, la concentration et la tension correcte ont été recherchés par le passé par les lettrés au travers d'exercices physiques et de jeux, tels que le tir à l'arc ou encore un jeu consistant à lancer une baguette dans un vase à goulot étroit.

Un second élément à prendre en considération pour comprendre les Cinq relations cardinales du confucianisme est la fameuse "règle d'or", encore appelée l'éthique de la réciprocité. Cette règle d'or est commune à bon nombre de traditions religieuses et intellectuelles et prescrit de ne pas infliger à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous inflige. Ainsi, dans chacune des situations déclinées dans les Cinq relations et déclinables en diverses nuances dans l'ensemble des relations inter-personnelles d'un individu, il convient de se mettre à la place de l'autre. Toutefois, il s'agit toujours d'examiner la configuration dans laquelle on se trouve soi-même et dans laquelle l'autre se trouve. Le confucianisme ne prône pas l'égalité entre les hommes au sens strict, il s'intéresse plutôt à concilier le particulier et l'universel, l'individu et la société dans une large palette de situations possibles où les rôles changent, évoluent et s'adaptent. Toute relation à autrui est circonstancielle et nécessite donc une adaptation juste et appropriée.

(pour aller plus loin...)

Merci!